

NOTRE POÈTE NATIONAL

Notre poète national, Louis Fréchette, n'est plus.

Soudaine, cruelle, consternante, la mort est venue le ravir au milieu de nous, alors que rien ne faisait prévoir l'imminence de ce malheur.

Pour lui, cependant, ce fut la fin qu'il a souhaitée : partir ainsi sans s'attarder, sans connaître les déchirantes angoisses des adieux, sans éprouver le martyre douloureux d'une longue maladie.

Sa dernière soirée parmi les vivants, il la passa chez son vieil ami, le sénateur David. Au cours de sa visite, madame David le chargea de présenter pour elle, un bouquet à madame Fréchette. Il était parti sans l'emporter, quand, se le rappelant tout à coup, il retourna sur ses pas, sonna de nouveau à la porte de ses amis, et réclama en souriant les fleurs. Il ne devait pas, hélas ! les remettre à leur destinataire, et le mal foudroyant le prit, — ô poésie ! — des roses dans les mains. Mais sa dernière pensée, sa dernière attention furent pour la compagne de sa vie, et ce souvenir restera cher à la femme si admirablement dévouée que fut sa tendre et sainte épouse.

M. Fréchette savait ses jours comptés, mais la vision de la mort ne l'éfrayait pas. En allant, ces jours derniers reconduire au cimetière sa petite-fille, l'enfant de sa Jeanne, de celle qui fit si souvent vibrer son luth et à l'occasion du mariage de laquelle, il fit, il y a quelques années à peine, les vers si touchants qui parurent dans le "Journal de Françoise", il dit à ceux qui l'entouraient : "Bientôt, je l'espère, ce sera moi."

Hélas ! il s'ennuyait de vivre. Des chagrins, des soucis que des affections chères allégeaient sans doute, sans réussir à les faire disparaître tout à fait ; une neurasthénie

fatigante, lui faisaient aspirer à l'éternel repos.

Je ne saurais, encore sous le coup de l'émotion vive que me cause le brusque départ de celui qui m'honora d'une affection vraiment paternelle, faire une revue détaillée de ses productions littéraires.

Son œuvre, abondante et variée, aux qualités si françaises, peut d'ailleurs se résumer en quelques mots : Il fut le plus robuste pionnier de notre littérature canadienne, dont il restera à jamais la gloire et le plus beau fleuron.

Il, écrivit à une époque difficile, où bien des préjugés n'étaient pas encore vaincus, époque où le livre français n'était guère répandu parmi nous. Il a ouvert la voie, les autres ont suivi. Rendons hommage à ce vaillant de la première heure ; nous avons bénéficié de ses efforts, de ses travaux, combien nous serions ingrats de l'oublier un instant !

Louis Fréchette a été le premier encore à réveiller, là-bas, notre souvenir. Le premier, il a touché le cœur de notre ancienne Mère-Patrie en lui révélant que, les enfants de ses enfants, fidèles quand même au vieux drapeau, ne prononçaient plus son nom qu'à genoux.

Il le lui apprit dans une langue sonore, harmonieuse, dans le doux parler de France, même, dans des chants immortels, qu'en un jour de grande fête, elle couronna sous la coupole de son Académie.

Et ce fut un spectacle inoubliable, grand et fier pour le Canada que ce contact glorieux des feuilles de lauriers aux feuilles de nos érables.

Le premier encore, parmi nous, il eut les honneurs du Grand Dictionnaire et des Anthologies modernes. A l'étranger, il incarna vraiment le génie de la nation ; plus que Crémazie même il donna aux lettres cana-

diennes un éclat, un relief, qui n'ont pas encore été dépassés.

Pourtant, c'est à l'apothéose de Crémazie, qu'il appelait son maître, que notre poète lauréat a consacré ses dernières années.

C'est grâce à ses soins, à ses démarches, à ses conférences aux Etats-Unis et dans nos différentes provinces, que le buste de Crémazie s'élève aujourd'hui sous les ombres gracieux du square Saint-Louis. Maintes fois, l'auteur de "La Légende d'un peuple" manifesta le désir de faire de ce parc délicieux le jardin des poètes. Autour de l'étang où se mirent nos érables, il ferait bon sans doute à nos doux chantres de suspendre leurs lyres... Fréchette, en assurant cette place à Crémazie pouvait songer à la sienne. Les lettres canadiennes le lui doivent. Il l'aura.

J'aimerais à dire ce que furent pour moi son amitié, ses encouragements au début de ma carrière, ses conseils, sa collaboration abondante et précieuse à mon modeste journal... Combien de fois monta-t-il les longs escaliers qui conduisent à nos bureaux, pour m'apporter ses poésies, sa prose, ou pour me témoigner simplement l'intérêt qu'il prenait à mon œuvre ! Ah ! la mort brusquement heurtée à la vie produit un terrible déchirement ! C'est pour les siens un deuil irréparable, c'est pour moi une tristesse...

J'offre à la famille en pleurs, à laquelle me rattache à jamais le lien de sa grande amitié, mes condoléances profondément ressenties, en même temps que je dépose un dernier hommage de gratitude, d'amitié émue et d'admiration constante sur la tombe du grand Poète canadien qui vient d'entrer dans l'immortalité.

FRANÇOISE.